

Les murmures derrière la porte

Marc Chabot

Volume 4, Number 2, Spring 1994

Médecines impossibles?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800949ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800949ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1994). Les murmures derrière la porte. *Horizons philosophiques*, 4(2), 67–80. <https://doi.org/10.7202/800949ar>

LES MURMURES DERRIÈRE LA PORTE

La nostalgie est la douleur que nous cause la proximité du lointain¹.

Quelque chose de lui est en moi. Quelque chose qu'il a voulu peut-être plus que toute autre chose. Une idée de lui qui fait la proximité. Une idée de lui qui habite mon être.

Lui, c'est mon père. Un médecin. Le soigneur des corps, pour être vulgaire. Celui qui apaisait notre souffrance. Celui qui avait le pouvoir de guérir.

Plus que toute autre personne, il est responsable de mon entrée en philosophie. De lui à moi, l'épaisseur de l'ignorance et le travail sourd du don de soi. En fait, c'est comme s'il n'était pas encore mort. Je ne crois pas en la mort. Il y a ailleurs des habitations pour l'être que nous ne connaissons pas, que nous nions jusqu'à la venue de la mort concrète. Sa présence dans le monde obstruait le chemin vers ces demeures nébuleuses. Il est mort et il est terriblement vivant. C'est par la faute de la nostalgie si encore aujourd'hui il y a douleur.

Il soignait comme d'autres vont en vacances. Il attendait la venue des malades comme d'autres attendent l'amour.

Il y avait quelque chose de Dieu en lui. C'est-à-dire un pouvoir. Celui d'encourager à la vie. Celui de rendre l'être vivant malgré sa faiblesse et sa misère. Ainsi donc, de faire voir du bonheur et de l'oubli. Sachant qu'un homme malade est un homme fragile. Sachant que nous sommes tous fragiles et brisés. Sachant qu'il y a des oreilles qui se ferment, qui se bouchent, qui s'enflamment simplement parce que le bruit que vient y faire le monde nous emporte loin de nous.

Voilà que je le vois courir derrière moi. Il rit. Il trouve drôle l'idée que le fils d'un médecin s'enfuit de la maison parce qu'il

1. Martin Heidegger, «Qui est le Zarathoustra de Nietzsche?», *Essais et conférences*, Gallimard, 1988, p. 125.

ne veut pas recevoir un vaccin. Et je cours et j'entends mon nom. Être raisonnable, voilà ce qui m'est demandé. Mais il ne sait pas que ce vaccin serait sûrement plus facile à recevoir si c'était lui qui me l'administrait. Comme les injections de pénicilline lorsque nous avons une grosse grippe. Il entrait dans la chambre une seringue à la main, l'air de rien, comme s'il l'avait oubliée là. Il nous parlait. Il nous faisait penser à autre chose et soudain la piqûre était donnée. Nous nous regardions, mon frère et moi, un peu surpris qu'il soit déjà sorti de la chambre.

C'est peut-être cela un bon médecin, quelqu'un qui vous fait oublier qu'il est médecin, quelqu'un qui s'installe tout près de vous et vous ne pensez plus qu'il est médecin. Il est un homme qui vous écoute. Il est là pour vous et non pas pour la maladie. Il est là pour l'être et pas seulement parce qu'il y a un corps qui souffre.

Il y avait cette femme qui lisait les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Et mon père qui lui recommandait de lire autre chose. Il y avait mon père qui lui apportait des livres pour la soigner.

Et si j'écoute la mode du temps, mon père fut médecin avant d'être père. Absent pour nous, présent pour son travail. Il y a même un essai américain qui s'intitule : *Je tuerais bien mon père...mais il n'est pas là*². Le titre me lève le cœur. Car on veut changer l'homme et on continue d'en faire un tueur.

Et si c'est simplement pour l'attirer avec un titre accrocheur, alors on sacrifie encore une fois la vérité à la marchandise. M'en fous que le meurtre soit symbolique. La mort rôde, l'assassinat, la violence est là en page couverture. Sacrifice de l'amour au nom de la rentabilité. Bravo messieurs, le monde masculin restera le même.

2. John Lee, *Je tuerais bien mon père... mais il n'est pas là*, Montréal, Stanké, 1993, 219 p. Je voudrais toutefois signaler que le titre anglais du livre est très différent : *At my Father's Wedding*.

Ainsi donc, il était absent dirons-nous. Mais qu'est-ce que l'absence? Encore pourrions-nous commencer par nous le demander.

J'attends autre chose des guérisseurs de sentiments, en tout premier lieu de l'intelligence. L'absence de mon père fut expliquée aux enfants.

La médecine est une science. Rien à dire à ce sujet. Mais la médecine ne peut tout simplement pas s'y réduire. Rien ne mérite d'être réduit, rien ne mérite d'être charcuté et de le rester. La médecine est donc tout aussi bien une science qu'un lieu qui doit penser le global, l'entier, le tout et le monde :

Il n'est pas nécessaire d'aimer un homme pour lui vendre de beaux meubles, acheminer correctement ses lettres ou réparer sa montre; mais il faut une sorte de passion particulière pour que s'accomplisse l'étrange transfert que le malade souhaite voir s'accomplir entre son médecin et lui³.

Nous avons besoin de cette «passion particulière». Elle se communique en dehors des techniques et de la science. Elle est derrière les grandes découvertes, elle est le lien qui rend l'humanité humaine.

Je n'invente rien. Mais nous avons tellement peur de la répétition. Nous sommes tellement convaincus que notre avenir tient dans cette grande comédie de la nouveauté! Alors qu'il suffirait peut-être d'apprendre à bien répéter. L'humain est quelque chose qui a besoin de la répétition, qui a besoin de s'entendre redire les choses du monde.

Il y a de nouvelles maladies, des virus nouveaux, des microbes neufs, des médicaments plus performants, mais il n'y a toujours qu'un malade. Toujours le même avec ses peurs et ses hantises parce qu'il y a sur et dans son corps une maladie

3. Jean Hamburger, *L'Aventure humaine*, Paris, Flammarion, Coll. «Champs», 1992, p. 45.

qui agit contre lui, qui brise son être, qui détruit quelque chose tous les jours. Apprendre à soigner la maladie et à écouter le malade, répéter sans cesse que l'humain ne se réinvente pas. Sa fragilité tient à être entendue.

J'aimerais qu'on ne s'entêtât point à devenir médecin si l'on n'a pas une certaine rage de l'être⁴.

Qu'on écrive la même chose du philosophe. Ce gardien de l'esprit. La même chose et avec la même rage. Que la maladie de notre culture soit notre obsession. Que notre rapport à l'humain ne soit plus englué dans un concept ou dans l'idée affreuse que la philosophie est simplement l'aventure des concepts dans le monde. Qu'on prenne les concepts pour ce qu'ils sont : des outils pour l'humain.

Que le philosophe morde dans la chair de l'univers. Qu'il communique sa rage pour l'histoire de la pensée. Qu'il fasse voir que nous avons intérêt à mordre dans nos idées.

Un soir de janvier, ma mère a téléphoné. Il y avait des nœuds dans ses mots. Elle a dit : «Ton père a le cancer. Il n'y a rien à faire. Peut-être qu'il y aura une rémission pour quelques mois, mais pas plus.»

Elle aurait aimé ne pas dire «peut-être». Elle aurait aimé parler d'autre chose. Elle aurait aimé ne plus rien dire.

Il n'y avait plus à s'inquiéter. Tout était maintenant une question de mois. Tout était désormais derrière nous. De magnifiques souvenirs. Devant, la lente disparition. Devant, la tristesse toujours plus grosse, toujours plus grande.

Mais de quoi maintenant pourrions-nous parler? Et comment pourrions-nous en parler? De la littérature qu'il avait tant aimée. Des mots des autres qu'il lisait avec tellement de plaisir. Des livres qu'il tenait dans ses mains, qu'il flattait. Des livres dont il m'avait appris l'amour. De la vie dont il m'avait appris le

4. *Ibid.*, p. 61.

bonheur. De la patience dont il m'avait donné l'habitude. De la tendresse dont il m'avait communiqué la force.

Mais de quoi maintenant pourrions-nous parler? Le silence déjà se chargeait de donner du sens à notre présence. Nous n'avons pas les mots pour la mort qui vient. Nous n'avons pas besoin des mots quand la mort vient. Il est trop tard, ce qui n'a pas été dit ne peut pas se dire. Trop tard, toujours trop tard pour rattrapper le temps perdu.

«Je n'arrive plus à lire. Je me fatigue vite. C'est difficile.» Alors, j'ai pensé lui préparer quelques cassettes. Acheter des livres lus par des comédiens. Mettre sur cassette les albums de Guillemin sur Napoléon.

Il m'a regardé et il a dit : «Il faudra faire vite.» Il a souri. Tout était désormais minuté.

Nous sommes restés de longues minutes sans parler. Ce n'était pas nouveau. Tant de fois nous avons partagé ce silence. Nous n'allions pas commencer à changer nos habitudes. Nous n'allions pas faire comme si quelque chose entre nous devait maintenant se dire. J'ai pris sa main. Elle était brûlante. Avec les forces qui lui restaient, il a tenté de serrer la mienne. Il avait peur des jours qui allaient venir. Il avait surtout peur de nous déranger. De prendre trop de place.

Vers la fin d'un après-midi, durant les jours où il lui arrivait encore de se lever, simplement se lever, en attendant que nous le transportions du lit à la chaise, ma mère nous a montré comment ils s'organisaient pour effectuer cette marche si courte et pourtant si longue. Un voyage au bout du monde.

Elle se levait. Elle se plaçait derrière lui. Il se laissait tomber dans ses bras. Il réussissait alors à lever une jambe, puis un tout petit peu l'autre pour permettre à ma mère de le pousser. Lentement, en prenant le temps de lui demander si on pouvait faire le prochain pas.

Moi qui, si peu souvent, avais vu mon père et ma mère dans les bras l'un de l'autre, je me suis senti ridicule d'avoir déjà douté de leur amour. Il y avait trop d'accord dans cette pénible marche pour ne pas croire en la beauté de cet amour.

L'épaisseur d'une histoire d'amour rend l'histoire ridicule.

J'aimais l'entendre me parler de Jacques Ferron. Ils étaient médecins. Ils avaient fait leur cours ensemble à l'Université Laval. Je sais qu'il admirait le médecin et l'écrivain qu'il était.

Au début des années 40, ils ont habité la rue Couillard. La guerre était là. Ferron portait ses bottines d'armée, même pour se rendre aux cours de la Faculté de médecine.

Mon père était fier de tous les médecins qui écrivaient. Il achetait leurs livres. Duhamel, Céline et combien d'autres... Il nous signalait toujours qu'ils étaient aussi médecins. Comme si, secrètement, dans leur écriture, la médecine, la vocation du médecin pouvait se lire.

Une communauté d'esprit. Des mots entre eux. Une vie semblable. Un amour des êtres malades. Une compréhension. Un attachement à la souffrance.

Désormais, il faut ruser avec les mots. Mimer la vie devant nous. Mesurer chaque phrase, les amputer de l'avenir. Ne plus dire : «comment ça va?» mais «comment ça va, ce matin?»

Il n'empêche que les mots tombent mal. On ne peut pas dire «comment ça va?» pendant quarante ans sans que «le matin», ajouté, sente mauvais. Il est louche notre matin. L'intention est bonne, mais personne ne se laisse tromper, surtout pas lui, le médecin.

Il connaît tous les trucs. Il en a même inventé quelques-uns. On ne la lui fera pas. C'est son tour et il le sait.

Il aimerait tellement partir sans déranger trop le cœur de sa famille. Le père va mourir. Nous avons du mal à nous y habituer.

Déjà dans ses yeux, il y a de l'ombre et dans les nôtres, la peine.

Il y a encore des gens qui ne savent pas. Il y a encore le téléphone qui sonne pour prendre un rendez-vous au bureau. Il s'inquiète encore pour eux. Qui appelle? Il peut si peu maintenant.

Il ose dire que tout va. Il ne veut pas que l'on sache. Il joue la comédie. Tant qu'on ne le voit pas, il peut encore endormir le mal des autres avec sa voix.

Mais tout cède au grand Art de guérir. Le Médecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie...⁵

Quelque chose de nous se brise quand on sait qu'on ne pourra plus guérir. Quelque chose de nous se défait lorsque les mots sont le seul remède de l'âme et que nous ne savons plus ce qu'il faut dire. Tout est médecine parce que tout demande à être guéri. Les corps et les cœurs. Les philosophes sont les mauvais médecins de l'âme. En ce domaine, il n'y a que de mauvais médecins. En ce siècle où l'âme se cache et n'ose plus dire ce qu'elle est.

J'aimerais parfois lui parler de mon épaule malade. J'aimerais lui dire mes maux de tête. J'aimerais lui raconter mes bobos. Il n'en disait pas grand'chose, juste assez pour m'aider à vivre. Juste assez pour rétablir la confiance. Juste assez pour qu'existe encore le goût d'être au monde.

Nous aimons parler de lui lorsque nous sommes ensemble. Nous restons tous dans la cuisine avec notre mère et nous le faisons vivre. Nous en parlons et nous savons que la famille continue d'exister. Nous nous racontons ce qu'il fut, ce qu'il faisait, son amour du métier, son amour des autres. Ses drôleries, aussi.

5. Julien Offroy de La Mettrie, *L'Homme machine*, Paris, éd. J.-J. Pauvert, 1966, p. 44.

Ma mère en sait plus que nous. Parfois, elle nous raconte des morceaux de sa vie que nous ne connaissons pas. Nous fabriquons son histoire. Nous nous donnons une mémoire commune. Et je sais bien qu'il nous arrive d'en ajouter un peu. Mais que serait la vie si nous ne nous permettions pas d'embellir le réel? N'est-ce pas cela vivre? Du réel embelli.

N'y voyons pas seulement un caractère esthétique ou poétique. Les philosophes ont trop souvent la tentation d'imaginer le réel comme un territoire où il suffirait d'y mettre de l'ordre. L'ordre n'est pas tout. L'ordre n'est pas toute la raison des choses en ce monde. Il y a mieux! Il y a des désordres intérieurs et des désordres extérieurs qui ne s'expliquent pas par le langage de la raison. Il ne s'agit pas de l'abandonner, il ne s'agit pas d'en marquer les limites. Il s'agit seulement de revenir à l'embellissement du réel.

La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore faire que le malade, les assistants et les choses extérieures y concourent⁶.

La déontologie médicale a-t-elle vraiment changé? Sommes-nous aujourd'hui en mesure d'en ajouter? D'où vient que la prudence demeure toujours ce baromètre de la médecine?

Cette patience du médecin. Cette incapacité de dire tout de suite. Cette difficulté majeure du diagnostic. Cette science de l'interprétation. Il y a tellement d'éléments qui viennent s'accrocher à une maladie. Il faudrait des yeux pour tout voir. Des yeux pour le malade surtout. Car il ne lui est pas toujours permis de comprendre d'où vient que son corps est malade. Il ne lui est pas toujours permis d'en déterminer les raisons exactes.

Chaque fois que l'on sépare la science et l'art, on coupe l'humain de ses capacités de comprendre. La médecine n'est

6. Robert Joly, *Recueil hippocratique des Aphorismes, Hippocrate, médecine grecque*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1964, p. 166.

pas que science. Elle l'est beaucoup et nous ne viendrons pas en questionner la pertinence. Mais elle a besoin d'une autre longueur. Elle a besoin de l'étendue de l'art.

L'art donne à l'humain l'horizon. L'art permet à l'humain de relever la tête. L'art peut faire voir autre chose que la plaie, autre chose que la blessure, autre chose que le réel et la vie.

Une médecine sans art, c'est une science qui désespère. Ma mère dit : «N'oublie pas de donner de l'espoir aux jeunes». Et je sais que, lorsqu'elle parle ainsi, ils sont deux à le penser. Ils l'ont fait chaque fois qu'ils l'ont pu.

Le jugement difficile. Guérir, guérir et tout de suite. Se sentir mieux en sortant du bureau. Le malade n'est rien d'autre qu'un humain qui cherche à refiler sa maladie au médecin. Un malade est déjà un homme à qui on retire sa définition. Il ne se sent plus tout à fait ce qu'il est. Il devient autre chose et il ne sait pas vivre avec cette autre chose en lui. Il a bien raison. Mais le médecin a le jugement difficile. Il essaie, contre le malade, de mettre du temps, un peu de temps devant lui.

À partir du moment où nous savions tous qu'il allait mourir, nous avons commencé à regarder derrière, à refaire l'histoire. Devant, il n'y avait plus rien. Devant, il y avait des larmes de plus en plus lourdes. C'est tout. Mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, son silence devint plus léger. Désormais, nous le laissions aller où il voulait. Désormais, le père avait le droit d'être silence. Il n'avait plus à justifier son silence.

Il y avait des choses sérieuses à penser. La fin. Le bout du monde. La fin du monde. Son silence n'avait plus aucune pesanteur. C'était le nôtre maintenant qui semblait suspect. Il me regardait et ses yeux me disaient : «Ne dis rien, tu le sais qu'il n'y a rien à dire. Ne dis rien. Ne t'approche pas de ma peur. Ne t'approche pas de la fin, toi aussi. Il y a plein de choses à terminer en ce monde. Je ne pourrai pas le faire, mais tu dois rester là».

Il faut maintenant s'habituer à vivre seul. Il faut désormais sentir encore plus profondément la solitude. Ce n'est pas en soi un drame. C'est un autre état de vie. Vivre en sachant qu'il n'y est pas, qu'il n'est plus là pour absorber nos craintes, nos peurs, nos peines, nos joies, nos expériences, nos projets. Il n'est plus là de la même manière, devrait-on écrire.

Il savait probablement que la médecine ne pouvait plus rien pour lui. C'est peut-être pour cette raison qu'il fut un patient terrible. Arrachant de son bras le soluté qu'on venait de lui installer. On ne peut pas être un bon médecin et un bon patient. Il fut un patient à qui on n'apprendrait rien. Il fut un médecin qui distribuait son savoir et son amour. Il ne pouvait pas tout faire. Surtout pas pour lui! Mauvais patient, grand fumeur. Mauvais patient, refusant de faire quotidiennement une petite promenade. Mauvais patient, mettant au défi n'importe quelle infirmière d'essayer de le guérir, refusant d'entendre pour lui les mensonges du monde médical. Refusant d'appliquer sur lui-même le discours de l'encouragement. On ne peut pas se savoir fini et jouer le jeu pour une galerie que l'on connaît sur le bout des doigts.

Il était médecin et je pense qu'il fut surpris de constater qu'on ne trouvait pas son mal à lui. Plusieurs fois, durant la dernière année, nous avons fait le trajet vers les urgences des hôpitaux. Nous y sommes tous allés. Il avait mal. Il le disait. On ne trouvait rien. Il avait mal, il revenait à la maison avec son mal. On a même parfois laissé entendre que ce mal était imaginaire. Il a dit, découragé : «Je vais mourir et je n'avais rien». Ce jour-là, il a su qu'il était probablement laissé à lui-même. Il lui restait la famille. Il lui restait l'amour comme médicament.

Peut-être que la philosophie est un remède contre la vie qui va. Je ne sais plus bien. Elle nous donne parfois des mots pour vivre, des mots pour continuer de vivre. Des mots pour nous consoler de notre impuissance. Des mots pour nous approcher

de l'autre vie. Des mots pour nos âmes malades. Des mots pour nos cœurs tristes.

Les livres furent une si grande consolation pour lui. Il les aimait tellement! Je crois qu'il supportait mal l'idée de ne pas toucher un livre dans une journée. Je crois qu'il aurait été bien triste de ne pas pouvoir lire une page avant d'aller se coucher. C'est beau un homme avec un livre dans les mains! Un homme qui tourne les pages d'un livre! Un homme absorbé dans le monde des autres! Comme c'est beau, aussi, un homme qui écrit! Un homme qui met sa vie sur le papier. Un homme qui laisse des traces, qui réinvente le monde.

On fait tout un plat du fait que Socrate n'a rien écrit. Mais imaginons en plus que personne ne l'ait fait à sa place. Imaginons l'Occident sans Platon. Serait-ce seulement l'Occident? Socrate savait peut-être que d'autres se chargeaient de laisser de lui une trace. C'est un risque.

Un philosophe qui n'écrit pas, c'est un homme qui prend le risque de voir sa philosophie disparaître. Toute vie humaine écrite peut en soigner une autre. Peu importe que cet autre soit un parfait inconnu.

Des autres, il ne nous reste que des idées. S'ils ne sont pas trop loin, il y a quelques objets aussi. Sa clé de la maison dans mon porte-clés.

Pendant des années le fait d'avoir choisi la philosophie comme travail m'a semblé être comme une coupure radicale avec son travail à lui. Nous ne savions pas ce que nous pourrions faire ensemble, nous ne savions pas trouver les mots et les actes pour établir entre nous une continuité. Il soignait, il était un homme pragmatique. Je jouais avec les idées, je m'imaginai loin, très loin de lui.

Les rapprochements furent lents. De chaque côté, un peu de méfiance. De chaque côté, des mots que nous n'avions pas pour nous parler de ce que nous aimions. C'est peut-être

lorsque je lui ai remis entre les mains mon premier livre que j'ai senti que nous nous retrouverions. C'est peut-être sa discrétion, son silence même, qui furent pour moi signes d'encouragement.

Mes livres, j'ai fini par le remarquer, n'étaient jamais dans les bibliothèques de la maison. Souvent sur la tablette d'une petite table près de sa chaise dans le salon. Ils étaient autre chose que des livres. Comme une présence qu'il gardait tout près de lui.

La philosophie ne nous éloignait pas. Les «mots» de la philosophie et de la littérature pouvaient nous rapprocher.

Il vient un moment, je ne le connais pas, un moment où le monde se détache. Le relativisme affiche complet. C'était dans ses yeux. Il n'y a plus de rêve, il n'y a que des souvenirs. Un présent minuté. Il n'y a plus qu'à s'approcher de l'autre monde. D'un pas lent, si c'est possible. Espérant qu'il existe. Laisant les autres ici, sur la terre. Laisant les autres poursuivre le monde.

Il vient un moment où plus rien n'est envisageable. Le beau mot! Le monde est désormais dévisagé. On n'arrive plus à lui donner une forme. Les fils se cassent peu à peu. Même le cynisme est inutile. On flotte dans le monde comme une idée. On devient de la métaphysique.

Je me suis demandé ce qu'il pouvait trouver encore dans les lignes des livres. Je me suis demandé : Mais qu'est-ce qu'il soulignerait comme phrase s'il avait un crayon dans la main? Je me suis demandé si nous pourrions seulement en discuter. Discuter sans dire un mot. Simplement qu'il sache que mon regard sur lui était plein d'une affection triste. Dans ma tête, je tenais sa main. Dans ma tête, je lui criais mon amour!

Aujourd'hui, lorsque je vais à la maison, il y a comme un vide et une présence en même temps. Nous ne savons pas très bien vivre sans lui. Alors nous continuons de le faire exister. Il est là. J'entends son pas dans l'escalier, il descend déjeuner. Frais

rasé. Son café, ses céréales, le téléphone qui sonne. Les petits projets du jour.

Un homme qui se préparait à accomplir sa journée d'homme. Un médecin qui allait recommencer à soigner. Il y avait en lui comme une patience. Je suis convaincu qu'il y a des matins où il y avait plein de bonheur en lui de savoir que l'avant-midi, tout le jour, était déjà occupé par le travail. Ce n'était pas une fuite, ce n'était pas un moyen de cacher son intimité. Non. Pas du tout. Il voyait ce qu'il avait à réaliser. Il voyait que le jour serait long. Il savait que dans quelques minutes la porte du bureau allait se refermer. Derrière cette porte, le murmure de la vie en société. Le murmure des souffrances, des autres. Derrière cette porte capitonnée, les secrets d'un village. Comment, dans un tel contexte, ne pas avoir une vie secrète aussi? Comment, dans une telle atmosphère, ne pas essayer de comprendre la discrétion d'un père, le silence d'un homme?

Et ce silence, je le retrouve dans mes livres. Lorsque l'on s'empare d'une idée, d'un concept. Lorsque je m'essaie comme philosophe à soulager le mal que fait une idée mal comprise. Lorsqu'il faut toute l'intelligence de la philosophie pour s'approcher de la vie qui s'agite. Lorsque je retrouve dans un livre une explication possible de nos souffrances d'humains.

Ses secrets, ils habitent parfois les travaux des élèves. Les petits mots qu'ils et elles me laissent sur le coin de mon bureau. Les lettres qu'ils et elles m'écrivent pour m'expliquer l'effort qu'il faut pour exister.

Quand il refermait la porte de son bureau, nous savions que de lui, il n'y aurait désormais qu'un pas dans la maison. Des bruits d'armoires qui s'ouvrent. Des cris parfois lorsqu'on avait peur de la piqûre qui vient. Des rires, des mots d'encouragement. Et toujours, la sonnerie à la porte de la salle d'attente!

Ainsi, la médecine dans sa vie. La médecine qui a envahi malgré tout la vie de toute la famille. L'odeur de l'éther. L'odeur du travail. L'odeur du bonheur. L'odeur de la joie d'être au monde. Jusqu'à la fin.

La philosophie n'est rien d'autre qu'une médecine des idées. Un murmure derrière la porte de nos cerveaux.

J'imagine seulement un peu de santé pour nos idées malades et alors je sais que, de lui à moi, les liens se solidifient. Les ressemblances s'accomplissent.

Marc Chabot
Professeur de philosophie
Collège F.-X. Garneau